

LA MORTE DANS L'ÂME



Sabrina Becamel
Elisabeth Bonache
Sandrine Tourjman
Pascal Thiriet
Isabelle Creff
Regis
Robin

LA MORTE DANS L'ÂME

Sabrina Becamel
Elisabeth Bonache
Sandrine Tourjman
Isabelle Creff
Regis
Robin
avec la complicité de Pascal Thiriet

Illustrations de Guillaume Guerse

L'atelier d'écriture « Merci de ne pas écrire » a été conduit de janvier à avril 2023 à raison de quelques heures durant quatorze vendredis, au centre Muhammad-Yunus, rue de la Raffinerie, à Frontignan la Peyrade. Il a rassemblé, sous la houlette de l'auteur Pascal Thiriet, bénéficiaires et bénévoles de l'association Le Refuge de la Gardiole. Sans l'implication de Sabrina, Elizabeth, Sandrine, Isabelle, Régis, Robin, sans l'énergie du « président » Jérôme Caubel, sans l'accord de principe de tous les sans-abri présents ces jours-là aux distributions de repas, sans la complicité de l'antenne locale du Secours populaire français gestionnaire du centre social, rien n'aurait été possible.

Le roman a été relu et corrigé par Béatrice Obergfell. Il a été pensé, conçu réalisé et imprimé par et pour le 26^e Festival international du roman noir / FIRN Frontignan (23-25 juin 2023), action culturelle de la Ville de Frontignan la Peyrade soutenue par l'État, le CNL, la SOFIA, la DRAC Occitanie, la Région Occitanie, le Département de l'Hérault, l'intercommunalité Sète Agglopôle Méditerranée.

Le FIRN tient à remercier tous les acteurs de cette belle aventure littéraire et humaine.



Rastacouère

CHAPITRE UN

Ils viennent d'avoir dix-huit ans et dans la moiteur de ce début juillet, Léo, Louis-Alexandre et Francesca jouent des coudes pour accéder aux résultats du bac affichés sur les murs du lycée. Ils poussent des cris de joie et se congratulent.

Quand ils aperçoivent Ella en retrait qui n'ose s'avancer au milieu de ses camarades, trois sourires se dessinent sur leurs six lèvres. Trois ans qu'ils la harcèlent, qu'ils la mitraillent de remarques blessantes sur sa tenue, lui cachent ses affaires et la bousculent. Aussi ils s'avancent vers elle comme des prédateurs sur leur proie et ricanent :

— Tu n'as pas eu ton bac.

Ella les regarde hébétée. « Non, pas aujourd'hui », pense-t-elle.

Les larmes lui montent aux yeux qu'elle essaie de refouler.

Ne pas leur donner ce plaisir.

Louis-Alexandre lui entoure les épaules et lui dit :

— C'est une blague. Tu l'as ton bac... avec mention.

Il jette un regard vers Léo et Francesca. Il a une idée qui vient de germer dans sa tête.

— Et si on fêtait ça à la maison, ce samedi, mes parents seront partis. Une boum d'enfer pour relâcher la pression. Tu seras notre invitée d'honneur !

Il lance à la cantonade : « Vous êtes tous les bienvenus ! »

La cantonade applaudit.

Ella essaie de se dégager du bras de Louis-Alexandre qui la tient toujours serrée contre lui. Mais Léo se met de l'autre côté et lui attrape l'autre bras.

Francesca susurre :

— Avec lequel tu couches pour fêter ton bac ? Il faudrait bien te dépuceler, connaître le loup... Je te conseille Louis, il le fait très bien. Quoique Léo ne soit pas mal quand il n'a pas trop fumé.

Ella commence à angoisser mais Francesca vient à son secours :

— Lâchez-la, fait-elle avec un clin d'œil.

Les garçons s'exécutent, après tout ils veulent que leur victime vienne à la soirée.

Francesca ajoute :

— Fais-toi belle pour ta soirée. C'est notre façon de nous excuser de t'avoir trop taquinée toutes ces années. Tu es notre amie.

Ella pousse un soupir de soulagement : c'est vraiment la première invitation qu'elle reçoit.

Peut-être aussi accepter la branche d'olivier tendue par Francesca, elle aurait tellement voulu faire partie de leur clan, le plus populaire du lycée.

La star indiscutée du lycée, c'est Louis-Alexandre Chapel. Beaux vêtements de marque, superbe voiture et les meilleurs plans pour des soirées. Tout ça avec l'argent de son père le notaire.

Francesca, avec ses magnifiques cheveux longs blonds comme les blés et ses grands yeux bleus, est la coqueluche du lycée.

Toutes les filles la suivent et rient à ses blagues de bon ou mauvais goût.

Quant à Léo, entre deux cigarettes pas forcément de tabac, il se met au diapason des deux autres pour avoir l'air cool.

Bien sûr, Ella toujours mal fagotée les enviait. Gauche, mal dans sa peau, elle était toujours le nez dans ses bouquins qu'elle adorait.

Puis un jour, en seconde, elle était devenue leur tête de turc, leur souffre-douleur.

« Aujourd'hui, c'est fini, se dit-elle, je vais partir à la fac et être tranquille. Ces trois-là ne m'embêteront plus. »

Samedi soir arrive, Ella a acheté une jolie robe neuve assez chic pour l'occasion.

Elle se tient devant l'immense portail de la propriété des Chapel nichée dans les pins et se demande soudain si c'est une si bonne idée d'être venue.

La maison est magnifique, immense avec un porche où on peut garer trois voitures. Une porte tout ouvragée avec un vitrail très coloré est grande ouverte. On entend la musique qui se déverse à tue-tête des enceintes dans le jardin. Des jeunes de partout dansent et ne boivent pas que du jus de fruits. Derrière, on entend des plongeurs dans une piscine et des cris d'encouragements pour un jeu.

Louis, Léo et Francesca sont derrière le bar en train de préparer les cocktails qui font une soirée réussie.

Gin, vodka, whisky, rhum, la cave du père est bien fournie.

Francesca leur dit avec un sourire :

— Bon je vais voir si notre souris a montré le bout de son nez.

Louis l'arrête :

— Non laisse-moi l'accueillir dignement, elle mérite tous les honneurs d'un beau mâle, un prince charmant.

Ella se tient toujours indécise devant le portail quand elle l'aperçoit qui s'avance vers elle avec un magnifique sourire qui lui fait chavirer le cœur.

« Il est vraiment beau », pense-t-elle.

Il l'entraîne dans la maison et vers ses amis qui le regardent approcher avec délectation. La soirée promet d'être délicieuse.

Léo sort discrètement une gélule, et lui passe un verre.

Par politesse, Ella boit une gorgée et se met à tousser, Léo et Francesca se font un clin d'œil. Francesca attrape le verre et l'oblige à le boire en entier malgré ses protestations.

Ella titube un peu, Louis lui prend le bras :

— Je te fais visiter la maison ? Ça te dégriserà.

Il la pousse dans l'escalier, se retourne et fait un petit signe aux deux autres.

Léo dit à Francesca :

— Finalement c'est Lex qui va la sauter, bon je monte dans cinq minutes et je profite du gâteau même si je ne suis pas « le premier ».

Francesca murmure :

— Pourquoi attendre ? C'est plus amusant à trois.

Quand Ella rentre chez elle, elle s'enferme dans sa chambre et son cerveau devient nuit.

CHAPITRE DEUX

Je suis l'eau qui ne va nulle part. Les hommes qui ne savent rien et expliquent tout disent que je coule de Rhône à Sète mais ça ne veut rien dire. Le Rhône ce n'est pas quelque part, et de ce côté, c'est le port de Frontignan.

C'est le vent qui décide si je coule et dans quel sens. Souvent il ne décide rien, alors je me débrouille.

C'est comme pour le sel : il y a ceux qui disent que je suis douce et d'autre salée. Personne ne goûte, pourtant ce serait facile.

C'est vrai que tous, un jour ou l'autre, ils m'ont pissé dedans, labouré le dos de leurs quilles plates, et dessous hachée de leurs hélices de bronze. Je ne me plains pas, j'explique.

C'est pour ça et bien d'autres choses que quand la femme s'est laissé glisser dedans, moi je lui ai fait bon accueil.

Elle a gémi de froid. Ça ne m'a pas vexée, je n'ai jamais dit que j'étais tiède. Elle a roulé deux fois sur elle-même et puis elle est restée comme ça, allongée le visage vers le ciel, les cheveux en méduse autour de sa tête. J'ai compris qu'elle voulait que je m'occupe d'elle. Je l'ai flottée doucement vers le milieu du canal et j'ai attendu qu'une bouffée de courant la pousse.

Je suis l'eau qui ne va nulle part mais je suis bonne fille. J'ai compris qu'elle voulait la paix celle-là et je la lui ai donnée. Elle avait l'air fluette mais elle pesait. Ses vêtements peut-être ou bien

le genre de sac à dos qu'elle portait attaché serré.

Elle n'a pas fait comme les autres. Quand tout l'air de ses vêtements est parti, elle a coulé presque au fond et est restée tranquille, et puis comme si elle en avait assez de papoter avec les muges, elle est remontée.

CHAPITRE TROIS

Je suis la femme qui flotte, et puis qui coule, et re-flotte.

Je suis Francesca, infirmière diplômée au CMM-Frontignan.

Aujourd'hui, c'est mon tour de garde, je dois passer voir Ella. Je suis d'autant plus inquiète que, malgré le fait que pendant toutes ces années j'ai tout fait pour qu'elle ne se sente pas trop seule, (je sais que ce n'est pas une excuse, j'ai tenté vainement d'adoucir ma culpabilité), ces temps-ci, elle commence à avoir des souvenirs... des bribes de ces temps horribles et cela m'inquiète. Est-ce qu'elle va se souvenir de tout ? De cette nuit d'où elle n'est jamais sortie ?

Est-ce qu'elle va réussir à reconstituer les pièces du puzzle ? Lorsqu'elle me confesse, j'essaye de ne rien laisser paraître. Je lui dis que cela doit être de mauvais rêves à cause de sa maladie ou bien des médocs, mais elle lâche pas.

— Cela me paraît tellement réel, Francesca. De la pure réalité.

Je passais à un autre sujet. Je commençais les soins en discutant de tout et de rien. Tout cela n'avait pas d'importance et fallait qu'elle oublie.

Ce jour-là tout a basculé. Je suis entrée dans la chambre et je l'ai vue qui tremblait de haine. Et ses yeux ! Ses yeux d'un bleu clair si innocent étaient noirs de noirceur. Elle avait tout retrouvé, elle savait.

— Que se passe-t-il, Ella ? Quelque chose vous tracasse ?

Je m'étais mise à la vouvoyer.

— J'espère que tu te moques de moi ? cria-t-elle.

— Dites-moi. Peut-être que je pourrais vous aider ?

— Donc maintenant, quinze ans après, tu penses pouvoir m'aider ?! Comment as-tu pu ? Je me souviens de tout ! T'inquiète pas !

À cet instant, je devins livide. Elle continua avec rage tel un lion en cage.

— Pendant toutes ces années... je pensais que tu étais simplement gentille avec moi, quelle idiote ! D'autant que tu n'as dit mot de ce qui venait de se passer, simplement à jouer ton petit rôle de petite infirmière discutant avec une cinglée pour ne pas avoir d'esclandres avec sa petite patiente défoncée. Tu t'es bien foutu de ma gueule ! Et tu n'as pas honte de me laisser moisir dans cette prison pendant près de quinze ans. Tu t'en rends compte au moins ?!

J'étais blême, j'avais l'impression que mon corps se déchiquetait en mille morceaux.

— Je... je...

— Tu... ? Tu... ? Tu bégaies ?

— Je ne voulais pas, je te jure. Je te le jure.

— C'est ce que tu as fait pourtant n'est-ce pas ? Sans le moindre remord.

— Oh si ! Si tu savais ! Mais je n'avais pas le choix, tu comprends ?

— Non, je ne comprends pas. ON A TOUJOURS LE CHOIX !

À ce moment-là, j'ai pleuré. De honte. Et de peur.

Elle a dit comme pour elle-même :

— Et au final, c'était pas toi la pire.

CHAPITRE QUATRE

Je suis Francesca et je suis pas la pire.
C'est elle qui l'a dit.
La pire quoi ?
J'ai fait quoi au juste ?
Elle a pas l'air de tout bien se souvenir. On est deux.
Elle, Ella, est pas là !
Elle est plus folle que moi.
Moi je suis pas folle. Je suis Désolée, Dévastée, Dévariée,
Déchirée, mais pas folle.
Et ça change quoi ?
T'attends quoi ?
T'as fermé ta petite gueule quinze ans et là tu viens parler jusque
dans ma tête.
J'en ai marre.
J'en ai marre d'en avoir marre.
Ella a raison. Elle a raison la petite Ella. Raison elle a pas.
Moi la super infirmière censée aider et prendre soin...

Qu'est-ce qui me reste ?
Plus de Xanax, plus de Trensant ni de Skennen. J'ai tout gobé.
Moi Ella je la gobe pas.

Je vais aller la voir et lui expliquer.

Avant je vais appeler l'autre, le sournois. Faut qu'il m'amène quelque chose.

Après je vais aller la voir et lui expliquer.

Je me souviens. J'étais ivre et droguée. D'ailleurs quand je me suis réveillée le lendemain, j'étais dans une chambre que je connaissais pas, avec un type que je connaissais bien trop.

Je me souviens des trois tequilas et des deux rails de coke.

Je me souviens des autres. Tous ces connards. De toi qui montes, appuyée sur Louis-Alexandre, je me souviens.

J'ai essayé de te retrouver mais t'étais nulle part. Au jacuzzi, t'étais pas. Aux toilettes non plus. Nulle part. J'ai plus cherché.

Je sais pas ce qu'il lui a fait l'autre mais c'est pas moi qui lui ai fait.

Je vais lui dire tout ça.

CHAPITRE CINQ

Le lendemain, ou plutôt à la fin de son demi-coma, Francesca-la-pire avait rampé jusqu'à son boulot.

Elle avait croisé la surveillante qui l'avait avertie qu'Ella était aux urgences suite à une TS. La chambre était vide. Le lit était refait et les rideaux ouverts.

Franca frotta ses yeux. C'était pas forcément une mauvaise nouvelle cette tentative de suicide. Dans l'état où elle était, ça pouvait même être plus qu'une tentative. Peut-être même qu'elle pouvait retomber dans sa torpeur.

Franca se sentit soulagée et puis accablée.

D'abord même si elle était pas la pire, elle l'avait bien fait chier pendant les trois ans au lycée. Pour plaire à Lex et à Léo bien sûr, mais aussi parce qu'elle avait aimé ça.

Elle la retrouvait chez les fêlés la petite, mais la vraie psycho c'était elle, Franca.

Et puis ce soir-là, c'est elle qui lui avait refilé le verre de rape-aid. Elle allait se retrouver complice.

Honnie. Bannie. C'est sûr.

Il lui faudrait quitter la ville et aller loin recommencer.

Elle savait où Ella planquait son journal et son Bic.

Elle le posa sur la tablette à côté du lit.

Recommencer quoi ?

Ma vie de merde bis.
Tinder, etc., saison 2...
Le carnet à spirale s'ouvrit seul à la page du Bic.
Franca lit :

*Je panse et j'encrè les maux
Sublime et lumineuse d'élégance
La gentillesse vue comme un phare d'eau
Guidée par sa présence
Elle m'apporte ce qu'il y a de plus beau
Ceux qui la voient comme une faiblesse
Préférant briller dans l'ego
Ne comprendront jamais sa noblesse
Noyés dans la critique de leurs mots
Dans ma vie et mon voyage
Illuminant toutes mes attitudes
Heureuse quand je vous la partage
Je vibre la complétude.*

Ella1.

Franca s'assoit sur le lit.
« La gentillesse » la poignarde.
À cause de « la gentillesse », elle décide d'en finir. Ce n'était pas la première fois, mais c'était la bonne. Elle irait au canal.
Elle repensa à ses deux complices d'alors. Elle les imaginait hurlant leur soulagement à l'annonce de leur double disparition.
Elle faillit en vomir de rage.
Elle irait au canal mais pas seule.
Elle pensa à l'eau froide et douce.
Longtemps elle avait eu peur de se mettre à nager. Par réflexe.
Et elle avait décidé de se lester avec ses haltères glissés dans son

sac de trekking.

Elle réfléchit. Ça n'allait pas. Elle voulait qu'on la croie assassinée pas suicidée. Les haltères ça n'allait pas.

Pourtant elle savait que si elle n'avait rien pour la mener au fond, elle nagerait.

Plus tard, elle pensa au sac de sel pour faire les poissons en croûte de sel. Elle en avait ramené deux seaux de cinq kilos d'une visite à Gruissan. Il en restait au moins huit.

Le sel l'entraînerait au fond et puis se dissoudrait dans l'eau et ce serait la fin.

CHAPITRE SIX

J'aime le matin d'avant le soleil. Quand la lumière est timide et les cafés pas ouverts. J'étais arrivée la veille mais j'avais envie de prendre mon temps. Surtout je voulais pas leur tomber dessus par surprise. Sur la feuille de route, il y avait écrit que je prenais mon poste aujourd'hui pas hier.

J'étais allée traîner en haut de la colline. Tout en haut.

En premier, j'avais été poser ma valise à l'hôtel près du théâtre. Une idée de Clarinette, l'hôtel. Elle était venue avec son mari d'à côté y passer une semaine l'été d'avant.

En voilà une qui allait me manquer. Elle riait de tout et avec n'importe qui. Surtout elle savait entendre le bruit de mon cœur. C'est elle qui m'avait poussée à demander ma mutation après la mort de Toussaint le Fou.

L'hôtel était tout petit et la réception un comptoir minuscule.

Le type de la réception, il devait être là du temps où Clarinette s'ébattait à la vingt-trois parce qu'il m'avait souri avec les yeux tout en me tendant ma clef. J'étais au vingt-deux mais je ne sais pas s'il l'avait fait exprès.

Il était trop jeune et trop kurde pour avoir entendu crier : « Vingt-deux v'là les flics. » D'ailleurs moi, si mon grand-père m'avait pas fait lire du polar d'avant-guerre, genre Léo Malet, j'aurais pas connu non plus.

Comme il était bien tôt, je m'étais pas changée ni rien. J'avais décidé de monter vers une croix blanche qui dominait la ville et que j'avais vue du train.

J'avais regardé le plan qu'il y avait devant la gare. La ville n'avait pas l'air ni très étendue ni très compliquée. Une colline au milieu de l'eau avec de chaque côté un cordon pour les voitures.

Si on veut aller à la croix on monte et si on veut aller à l'eau on descend.

Je me suis un peu perdue en prenant un escalier interminable mais j'ai fini par y arriver. Il y avait une promenade pavée avec du bois et une rambarde en aluminium. Et même une machine qui proposait de transformer une pièce d'un euro en médaille commémorative. Ça coûtait deux euros.

Je les avais mais j'aimais pas trop le principe de la médaille commémorative. De toutes les façons, la machine était explosée. Les tripes à l'air, elle disait bien haut qu'on était hors saison. À l'autre bout, une paire de jumelles à un euro marchait très bien sauf que le monnayeur était éventré.

J'avais regardé sans trop comprendre la ville à mes pieds. Elle était beaucoup plus grande que prévu. Et elle entourait un gros port avec des silos et des quais et des centaines de camions et de voitures qui brillaient. Un gros RO-RO jaune et deux Handy. Comme tous les insulaires, je connaissais le nom des bateaux de commerce.

À première vue, rien ne bougeait sur le port mais en y regardant mieux on voyait des semi-remorques et des camions-bennes qui se croisaient. Près d'un des vraquiers, une grue pivotait. Un nuage blanc traînait autour. Elle devait décharger du grain.

La ville était bien rangée. Un quartier avec des immeubles en pierre genre Hausmann-à-la-plage. Un quartier avec des tours en béton. Des terrains assez vides, des hangars pas trop neufs et puis un bordel de lotissements et de maisonnettes. Avec un

clocher laïc et une tour arabo-andalouse.

Plus tard, j'avais trouvé un beau musée et un joli cimetière. Le soleil avait fêté ça d'un rayon câlin et je m'étais attardée sur une tombe avec des cailloux mais pas de fleurs. Je m'étais assise, les petits cailloux me piquaient le cul. Il y avait des cailloux sur d'autres tombes aussi, ce devait être une coutume de par ici pour pas qu'on s'assoie.

Un oiseau blanc et criard planait dans ma direction. Ça fit aboyer une stèle et le Stuka des mers laissa tomber.

La mer d'ici ce n'était pas exactement la mer de chez moi. Moins hautaine, moins menaçante. Plus accueillante sans être servile. Une mer féline.

Une truffe et trois poils blancs pointèrent de derrière la stèle. Et puis un petit chien propre mais pas coiffé suivit la truffe.

Il y avait trois types qui montaient un muret et sinon personne. Laure décida qu'elle était heureuse de son affectation. Principale d'un commissariat, même si c'était provisoire, à pas trente ans c'était pas banal.

Elle repensa à son copain d'avant. Pénible Bossuet. Sur l'île, il n'était pas le seul à s'appeler Pénible et des Bossuet il y en avait plein la côte sous le vent, mais arrivés à Paris, ils avaient décidé de l'appeler Pascal comme tout le monde. Pascal Pénible lui avait proposé de l'épouser. Laure Bossuet c'était classe mais elle n'avait pas voulu. Pour l'amitié, elle avait bien voulu et pour leur première fois aussi, mais à vie c'était trop long.

Pénible-Pascal l'avait conduite à la gare de Lyon et lui avait offert des boucles d'oreilles jolies. Des créoles en argent avec au milieu comme perchés des petits oiseaux bleus. Elle les avait gardées.

Le reste de sa journée, elle traîna, déjeuna d'un poulpe et acheta un pantalon vague et bleu marine.

Elle décida plus, elle avait le cafard.

CHAPITRE SEPT

Le plus dur, c'était d'arriver tôt le matin, enfin, juste après le chef mais quand même avant les collègues, manière de faire mentir les pronostics toujours en sa défaveur. C'est vrai que la façon dont il menait sa vie (et mener n'était sûrement pas le verbe le plus approprié) ne ressemblait pas trop à celle du bon père de famille qu'il aurait pu être s'il avait su garder la femme de sa vie, mais ça, c'était avant.

Là, il venait de garer sa vieille caisse dont il reculait sans cesse le moment de se séparer bien qu'elle carbure toujours au diesel. Il avait du mal à penser que toutes ces injonctions autour du problème des carburants avaient une chance de changer quelque chose à la somme des catastrophes annoncées. Est-ce qu'on n'allait pas dans le mur de toute façon ? Et plutôt à grande vitesse ?

Donc, il venait de trouver une place après avoir tourné dans ce foutu quartier comme chaque jour, comme si en plus d'être mal payé, mal considéré, on avait besoin de ce genre d'emmerdements pour commencer la journée.

Pour couronner le tout, en faisant son créneau devant un cabinet de vétérinaire, il venait d'éviter de justesse un jeune Jack Russel qui s'en échappait comme un fou. Il avait fallu rassurer sa propriétaire et perdre un peu plus de temps.

Sur le trottoir, il aperçoit Démo. Un mi-ratier mi-cocker qui en vrai s'appelle Démosthène et qui l'avait adopté à la mort de son maître. Un vrai con, méchant et sournois, le maître pas le chien, mais qui était l'ami de la moitié du conseil municipal et de tous les petits garçons qui aimaient les bonbons.

Quand il pousse la porte vitrée du commissariat où il officie depuis quatre ans, il salue d'un mouvement de menton le planton chargé de l'accueil et se dit, comme tous les matins, qu'il y a plus malheureux que lui. Au moins, il a sa liberté de mouvement, toujours une raison de lever le pied.

Sur une chaise en plastique vert, il avise un type en combinaison de plongée qui dégouline sur le lino avec ses palmes à côté.

Les lieux avaient de quoi donner le blues aux plus optimistes, voire de réveiller l'agressivité latente chez les visiteurs, mais lui ne voyait plus les murs beiges sales et écaillés et le sol à petits carreaux datant de l'inauguration du bâtiment. Le desk en placo était parsemé sur sa partie basse de traces de chaussures laissées par des décennies d'impatience, et que les affiches des campagnes ministérielles autour des violences faites aux femmes avaient du mal à cacher.

Au final, il serait plutôt à l'heure et espérait liquider un peu de paperasse (valorisée sous le titre de compte rendu d'opération ou évaluation de l'action en territoire sensible...) avant l'arrivée de la nouvelle commissaire.

Il est un peu inquiet de ce changement. Non pas qu'il ait fait partie de ceux qui partageaient les dimanches barbecues avec les vieux flics ou qui se permettaient des familiarités, mais au moins on savait à quoi s'en tenir et personne ne s'offusquait de ses blagues un peu imagées, certains auraient dit carrément grossières, catégorie machisme ordinaire.

Avec l'arrivée d'une femme chef, quel allait être l'impact sur

l'ambiance d'équipe ? Il avait peu d'informations sur la personne. Est-ce qu'il s'agissait d'une intello qui n'avait pas fait de terrain et allait leur apprendre leur boulot ? Est-ce que c'était une planque ou une étape vers un poste plus haut placé ? Avait-elle une revanche à prendre auprès des hommes après quelques déconvenues sentimentales ou professionnelles ? Il avait conscience que ces questions étaient assez convenues, voire antiféministes, mais ça lui trottait dans la tête et il n'y pouvait rien.

Il arrivait devant son bureau au 2^e étage, un petit local de 12 m² équipé de mobilier réformé en métal peint. Qui avait pu avoir l'idée de ce vert nauséux ? Deux bureaux, deux écrans et une fenêtre au verre opaque qui ouvrait sur les toits. Au moins, quand elle était ouverte, les barreaux ne l'empêchaient pas de profiter du ciel changeant qu'il aimait contempler et de l'arbre unique bordant le trottoir dont il aimait suivre les transformations liées aux saisons.

Il s'arrêta sur le seuil. Une femme était installée à la place de l'interrogé et déjà ça le faisait bondir qu'elle ait posé son sac sur le bureau, pourquoi pas son cabas de retour du marché pendant qu'elle y était ! Il avait pourtant demandé mille fois aux gars de l'accueil de ne jamais faire attendre de plaignants dans son bureau, mais de les laisser patienter sur les chaises en plastique thermoformé installées en bas dans le couloir. Il était contrarié de devoir commencer sa journée en écoutant des jérémiades alors qu'il avait mieux à faire avant l'arrivée de sa supérieure.

C'était une grande femme athlétique ; sa façon de tenir ses pieds ancrés dans le sol sans croiser les genoux suggérait à la fois une volonté de protéger sa santé lombaire ainsi qu'une certaine détermination. Cette fille devait passer quelques heures par semaine dans les salles de sport à entretenir son gainage abdominal.

— Eh bien, faut pas vous gêner ! lance-t-il. Vous voulez pas aussi que je vous porte un café ? ajoute-t-il en s'affalant dans son fauteuil pivotant au revêtement fendillé provoquant ainsi un bruit de soufflé fort peu élégant.

Elle le regarde sans la crainte habituelle des gens face à la représentation de l'autorité et hausse les sourcils d'un air surpris autant que réprobateur sans répondre à sa provocation. Il prend le temps de ranger quelques feuilles éparses dans des dossiers avant de les poser sur des étagères situées derrière lui et de lancer le paquet de tabac et ses clés dans un tiroir qu'il claque bruyamment.

— Maintenant tu dégages, il y a un type avant toi.

— L'homme grenouille ? Il vient pour déposer ? Il va foutre de l'eau partout.

— Qu'est-ce que tu comprends pas dans « dégage » ?

Elle hésite et sourit. Elle se lève. Ça lui prend un peu de temps vu qu'elle est grande.

Il la regarde sortir. Il ne lui mate pas le cul. Il est pas comme ça le lieutenant Jean-Marie Lebourin.

CHAPITRE HUIT

Effectivement il goutte le gars.

Lebourin soupire.

— Bon, tu t'appelles Le grand bleu avec une chaussure noire ?

Le type rigole.

— T'es chiffon mon Jeannot d'aujourd'hui. On y va ?

— Go !

— Oui, la doudoune elle s'imbibe et elle t'entraîne.

— ?

— Oui t'as raison je vais trop vite. Je reprends. À ce temps, j'étais en Alsace. À Strasbourg. Je zonais la zone. Avec mon copain Leblay (Yvon), on aimait se balader sur le bord de La Bruche. La Bruche c'est une rivière qui passe à Strasbourg. Pas au centre, au bord de la ville. En été c'est vraiment un bon endroit. Mais là c'était l'hiver. J'avais cherché Yvon toute la journée. J'avais fait le foyer des Sœurs de Marie et la gare et même le parking du ciné. C'est pas un mauvais endroit le parking du ciné. Pas d'Yvon. J'avais demandé à Kia l'Iranien qui tient l'arabe boulevard du Cinq-Novembre. Il l'avait pas vu depuis la veille. La veille on était ensemble alors ça m'avancait pas.

La veille on avait acheté des bières, pas des boîtes, des bouteilles de la Pietra. On fêtait sa retraite. Ben oui l'Yvon il était bien plus âgé que moi. Il avait droit à sa retraite et même la ville lui avait trouvé une SH.

— ?

— Une solution d'hébergement... Donc on avait fêté ça. On s'était blindés et on avait chanté et puis re-bu. Ça avait duré la nuit et puis le matin. On avait dormi sous la buse de l'usine de chimie. Ça pue que c'est pas possible mais ça souffle du chaud. Jour et nuit, été et hiver. Tu roules ton écharpe un peu serrée autour de ton nez et voilà tout.

À la Chimie pas d'Yvon. Je commençais à être un peu inquiet. Yvon, je suis pas sa mère mais c'est mon vieux pote.

Trois nuits et deux jours, j'ai tourné en ville et autour. J'ai fini par aller au commissariat.

Ils m'ont pas jeté ni rien et même j'aurais dit qu'ils étaient contents de me voir. Le commissaire m'a écouté et puis il a appelé un uniforme et lui a dit de trouver une bagnole.

J'étais derrière et eux devant. On est arrivés à l'hosto et même si j'avais rien de mieux à faire j'ai demandé ce qu'on foutait là.

Le commissaire m'a dit qu'on allait voir Yvon.

Je croyais qu'il s'était blessé ou un truc comme ça, mais on a contourné l'hôpital et les urgences et on est allés dans un bâtiment pas beau avec une cheminée genre cheminée d'usine mais en plus petit.

J'ai pas eu besoin de lire le panneau pour savoir qu'on était à la morgue.

Et j'ai retrouvé Yvon.

Qu'était très blanc et très mort. Au pied de la civière dans un bac, ses affaires, sa doudoune pleine d'eau coulait encore.

Voilà les flics m'ont ramené et puis demandé ce que je savais d'Yvon. Il avait des papiers à son nom dans la poche de sa doudoune.

Pour les derniers jours, j'en savais pas beaucoup plus qu'eux mais pas moins non plus.

Encore deux jours et ils m'ont ramassé au point de distribution

des repas. Ils avaient eu les résultats des autopsies. Yvon s'était très simplement noyé. Il avait plein d'eau dans les poumons et plein d'alcool dans le sang. Il était tombé dans La Bruche.

J'ai demandé si c'était possible qu'on l'ait poussé. Ils ont dit oui mais que les bagarres ça laisse des traces et que des traces il n'y en avait pas.

Après tout, personne nous en voulait spécialement. Je suis allé à son enterrement. Pour une fois, j'étais pas invisible, vu qu'il n'y avait que moi.

— C'est tout ?

— C'est bien non ?

— Oui.

Le gars se lève, ça fait un bruit de ventouse.

— Dis, tu pourrais pas te changer avant de venir ? Tu me ruines mon bureau.

— Tu sais bien qu'il faut que j'y retourne. Dans une heure le « vision sous-marine » embarque les premiers touristes et les vitres sont dégueulasses.

— Je sais bien.

— On se prend un jaune aux Deux-Marmottes ?

— Pas sûr. J'ai ma nouvelle cheffe qui arrive. Ce serait courtois que je lui propose de déjeuner.

— Et depuis quand t'es courtois ?

— Depuis que ta mère a un pliant sur la 113.

Grenouille se marre. Il a pas connu sa mère et sa mère non plus l'a jamais vu.

CHAPITRE NEUF

Il va pour s'en rouler une à la fenêtre et se souvient de la grande femme en chocolat. Il finit pas sa clope.

Juste quand il va pour la faire entrer, il se cogne à elle. Il se fout du tabac partout.

— Putain t'es vraiment cool, toi ! T'étais pas censée m'attendre ?

— Et toi, t'es pas censé me dire vous ?

Bon qu'il se dit on va nulle part là. Il roule la feuille de papier à rouler et balance la boulette derrière l'épaule de la grande.

Jean-Marie, c'est pas le mauvais gars. Il s'efface et montre la chaise avec la flaque d'eau.

— Asseyez-vous s'il vous plaît.

Il ouvre un fichier et reste les mains au-dessus du clavier pour marquer qu'il est prêt à marquer.

— Nom Prénom Objet de la déposition ?

— Carpentier Laure.

— Ça me parle ce nom. Y a un écrivain qui s'appelle comme ça, non ?

— Carpentier oui, mais lui c'est Alejo, moi c'est Laure. Et peut-être que vous avez lu mon nom sur le courrier de la Direction des Services ?

Il a un petit spasme le Jean-Marie. Il lâche :

— Oh putain !

— Non, je vous ai dit.

— Oh putain !

— T'es lourd là. Tu m'expliques comment c'est ici.

Elle se marre et puis elle se ravise. D'un coup, elle se trouve cruelle et un peu puérile avec le gars.

— Et si on remettait le film au début. Je suis Laure Carpentier et je dirige la boutique en attendant qu'un nouveau chef arrive. Au moins six mois à ce qu'on m'a dit. Et toi t'es mon subordonné un peu et mon collègue beaucoup alors tu me dis tu et tu m'expliques.

Elle voit bien qu'il a les plaquettes collées au tambour son collègue. Elle se lève.

— Viens, je t'offre un rhum à ton bistrot. Vas-y, je te suis, et en passant devant le planton fais semblant d'être content de me voir, parce qu'en voyant la gueule que tu fais, il va croire à une prise d'otage.

Deux rhums plus tard, ça va mieux et même bien. Jean-Marie explique la ville.

— C'est simple. Ici c'est un port secret. Le port de commerce, c'est le premier employeur de la ville et le plus gros port de la région, mais les habitants ne le savent pas et la mairie elle fait semblant de pas le savoir. Eux, ils sont tourisme et folklore. Leur ambition c'est d'être une espèce de parc d'attraction avec des poulpes et des types en marinières rayées. Nous on protège les touristes et les chantiers du Maire immobilier-commerce. *Capito* ?

— Oui et non. T'en reprends un ?

Il commence à bien l'aimer cette femme. Il fait semblant d'hésiter. Il se détend. Le temps pour Grenouille de se pointer. Il est en civil. Brassière rayée et pantalon bleu. Jean-Marie se dit qu'elle ne va pas le reconnaître. Raté ! Grenouille se la joue grand siècle.

— Bonjour madame. Vous allez bien depuis tout à l'heure ?

Elle le dévisage.

— Très bien et je vois qu'on vous a mis à sécher.

Grenouille se marre.

— Jeannot vous a expliqué.

— Pas tout.

— Bon, moi je pilote le promène-couillons avec le fond vitré. Vu que l'eau est pas trop propre, faut faire les vitres tous les matins. Quand j'ai presque fini, je vais travailler avec Jean-Marie.

— Travailler ?

— Oui. Il vous a pas dit ? On fait un film.

Jean-Marie rougit façon gamine dont le père vient de révéler à tout le restau qu'elle va passer à Gloire et Chansons. Il rougit, rosit et prend la main.

— Une série, pas un film. Une histoire de commissaire qui raconte des histoires.

— Quand j'en ai une bonne d'histoire, je lui amène et si elle lui plaît, il l'écrit.

— Voilà.

Le rhum arrive.

— Dites les gars ?

Laure sourit et Grenouille se reprend :

— Dites m'sieur dame, c'est qui la nana qu'ils sont en train de repêcher au pont Viala ?

M'sieur Dame sursautent.

CHAPITRE DIX

Le pont Viala c'est à dix minutes à pied, vingt minutes en voiture et, s'il faut se garer, quarante-cinq minutes. Ils partent à fond. Laure court vite et Jean-Marie se débrouille, mais Grenouille laisse tomber après trois pas et demi. Comme elle ne sait pas où elle va, Laure se laisse doubler.

Elle en profite pour remarquer que de dos son Jean-Marie fait moins Lebourin. Quand elle voit les gyros bleus, elle revient à sa hauteur.

Il n'y a pas foule. De la flicaille qui empêche les curieux qui ne sont pas de là d'avancer trop près du bord, de la pompiellerie qui se gratte le casque en attendant que ça brûle et un petit chien blanc qui se flaire les burnes et c'est tout.

Le rhum est avec eux et ils ne sont pas essoufflés. Jean-Marie fait la bise à la fliquette en charge du site et Laure sort sa carte, mais la brune en bleu lui sourit que pas la peine.

— Moi aussi j'y vais. Ça fait du bien et mon mari risque pas de s'y pointer parce que lui son idée de la remise en forme c'est une bière après le pastis.

Laure regarde la fille et puis la carte de son Club de Muscu qu'elle tient à la main.

Elle a dû laisser sa carte de flic dans son sac de sport.

Elle repense à Lebourin qui court.

— Au fait t'es marié ? T'as quelqu'un ? T'es fidèle ou t'es open ?

— Un peu tout ça.

À leurs pieds, il y a une bâche en plastique.

— La Scientifique, elle vient de Montpellier je suppose ?

— Perdu on a la nôtre rien qu'à nous. Normalement la Dacia du légiste devrait être quelque part par là mais je la vois pas.

Il soulève le coin de la bâche. Regarde le visage et s'étonne.

— Elle devrait être moins gonflée.

— Tu vois ça comme ça ?

— Ici les morts sont routiniers. Ils plongent, meurent et flottent. Celle-là on dirait qu'elle est restée au fond.

Le petit chien va sympathiser avec un grand labrador customisé qui tient un gars chiffonné au bout d'une laisse toute propre.

Jean-Marie reconnaît le collier et avise le gars.

— T'es de la Gardiole ?

— Oui et je voudrais bien déposer vu que c'est moi qui ai trouvé la femme.

— Passe tout à l'heure au commissariat.

— Je peux pas j'ai Trot à Vincennes.

— Tu joues aux petits chevaux ?

— Avec quoi ? Non, je manche à l'entrée du PMU.

— Ça marche ? Sont gentils les turfistes ?

— Sont. Ceux qu'ont gagné évidemment, mais ceux qu'ont perdu ils doivent se dire qu'à côté de moi ils ont pas tout perdu et ils donnent moins, mais un peu.

— T'as qu'à passer demain. Tôt mais pas trop.

— Onze heures ?

— Voilà.

Quand le gars et le chien sont partis, Laure donne une petite tape sur le derrière de son nouveau meilleur ami.

— T'expliques ?

— Facile ! T'as vu le collier du chien ?

— Non

— T'aurais dû. Il est joli, régulier et assorti au poil. C'est un Tchèque du foyer de la Gardiole qui les fait.

— Ça existe encore les Tchèques ?

— Videmment c'est les Tchécoslovaques qu'y a plus.

— P'tain, t'as fait Science Pot ma nine.

Jean-Marie se dit que c'est rare qu'on lui dise ma nine et, si on allait par là, qu'un chef lui foute la main au cul, c'est carrément la première fois. Il se dit que le rhum du matin ça rend les cheffes sentimentales.

— Bon, et c'est quoi le truc de la gaudriole ?

— La Gardiole. C'est des hippies à chien.

— ?

— Comme des punks à chien mais gentils et accueillants comme des hippies.

— Ah !

— Oui.

Elle finit son rhum et fait claquer son petit verre.

— Et ce soir tu ferais quelque chose ? Si c'est pas trop harceler.

— Ben, je comptais me faire des rhums avec une grande belle femme en chocolat. Si c'est pas trop rêver.

CHAPITRE ONZE

Antoine le légiste arrive au bord du canal où le corps repêché par les policiers a été déposé. C'est vrai il a une Dacia. Rose layette même.

Il enfile sa combinaison, « oups j'ai un peu forcé », ses gants et ses chaussons. En pestant, il examine le corps et indique au lieutenant :

— C'est une femme d'environ quarante ans, mais le corps est tellement gonflé que les autres constatations, je ne pourrais les faire qu'après l'avoir examiné au labo.

Il n'est pas surpris par l'état du corps. L'eau malheureusement dilue la plupart des indices.

— Bon je retourne à mon antre où je vous dirai plus précisément quand et comment elle est morte après l'autopsie.

Arrivé à l'Institut Médico-Légal, il se met à arranger son lieu de travail qui est vaste, blanc et équipé de tout le matériel à la pointe de la technologie.

Une musique, surtout du jazz, se déverse des enceintes, cela le délasse et il fredonne tout en découpant les corps à la recherche de la cause du décès.

Les employés de la morgue arrivent et installent le corps sur la table.

Antoine les invite :

— Je viens de cuisiner une rate au court-bouillon, vous en voulez ?

Ils s'esclaffent et lui disent :

— Non merci, la vue du corps nous coupe l'appétit.

Il regarde le corps, se gratte la tête et se demande comment il va pouvoir le découper sans qu'il se liquéfie.

« Bon voyons, d'abord prélever des échantillons de sang pour les envoyer à analyser. »

Il commence tout doucement à couper les chairs et effectivement, le corps se met à couler inondant la table, le sol et bien sûr ses Weston.

En pestant, il constate que la jeune femme ne devait pas être dans l'eau depuis très longtemps car les organes sont encore intacts.

Elle devait être morte depuis un jour, peut-être deux maximum.

Il prélève le foie, le pèse, le sent.

« Hum il a une odeur bizarre, cyanure ? drogue ? »

Puis il enlève les poumons, elle est bien morte noyée, ils sont pleins d'eau.

Il appelle les policiers pour leur donner son rapport sous réserve des résultats d'analyse.

CHAPITRE DOUZE

Le lendemain, l'est froissé mais tout à fait bienheureux. Si béat que le planton éclate d'un rire joyeux en le voyant.

Le gars était à l'heure. Propre.

« Alors je dormais sous le pont Viala. Un bon endroit je dirais. À cause du carré d'herbe et de la situation aussi. J'aimais bien même si Sète c'est compliqué.

On était deux à être là ce jour-là. Avec les chiens ça faisait cinq et le pêcheur en face six. En tout, ça fait du monde.

La femme est arrivée. Elle flottait tout à fait tranquille. Avec le pêcheur on s'est regardés et puis on l'a regardée. Le temps qu'on se regarde, elle s'était coincée contre une barquette. Des morts, j'en avais pas trop vus jusque-là et même depuis. Ça m'a remué et même maintenant ça me bouge. Le pêcheur il roulait son fil et la femme elle bougeait un peu, à cause du courant sans doute. Le café était ouvert, on y est allés. Moi, mon copain et les chiens. On a dit pour la femme et ils ont appelé la police ou les pompiers ou les deux. La police était à pas une minute à pied mais ce sont les pompiers qui sont arrivés en premier. On était là à pas trop oser bouger. Le pêcheur s'est pointé. Il a rien dit mais on voyait à son air qu'il vivait pas ça bien non plus.

On est restés là un peu à l'écart. C'est là qu'on vit : « un peu à

l'écart ». C'était hier mais ça bouge encore quand je raconte.

Après je sais pas trop ce qu'on a fait. Mon pote s'est tiré et vous êtes arrivés.

Je suis pas resté au pont Viala, j'ai bougé. Peut-être vers le passage. Quoique je sais pas, le passage on y est pas bien reçu. Sète c'est compliqué.

On a laissé le canal couler. Ce matin, je suis retourné seul au pont. Le gars du café m'a reconnu.

J'avais de quoi pour un café mais finalement il me l'a offert. À Sète, c'est pas avec les gens que c'est le plus compliqué. C'est avec les autres de la rue que ça part vite en sucette. Une fois, ils m'ont foutu au canal, comme ça pour s'amuser. Tout habillé. Il faisait pas froid mais mon tabac et mes affaires étaient ruinés.

Le gars du café m'a montré une demi-page de journal dans un plastique. Le titre tenait toute la largeur : « LA NOYÉE DU PONT VIALA », et en plus petit : « Le pêcheur qui l'a trouvée raconte. »

Je sais plus ce qu'il avait raconté, le pêcheur. La vérité sans doute.

Le gars du bistro, il a repris sa page en plastique. Il m'a gentiment fait : « Remarque. J'y suis pas non plus. »

Lebourin fait rouler ses épaules et craquer ses doigts.

— Tu parles drôlement bien pour...

Le gars conclut :

— ... un trimard. Bon, y'a mon chien qui vieillit là.

Ils auraient bien continué à papoter mais la cheffe entrait avec la femme d'en bas.

CHAPITRE TREIZE

Il est huit heures trente du matin lorsque j'arrive au commissariat de Sète. Mon stress est à son apogée, je monte deux par deux les marches qui m'amènent à l'accueil. L'endroit est froid... Un flic se tient derrière son bureau. Une vitre anti-agression nous sépare. Posée à côté d'un tas de paperasses, une tasse à café fume...

Une femme grande farfouille dans les papiers... Elle n'a pas d'uniforme. Par contre, elle a des lunettes de soleil comme en mettent les femmes qui se sont fait taper.

— Que puis-je faire pour vous, madame ?

Le ton est ferme et directif. Je ne me démonte pas. Je lui réponds avec détermination.

— Un homme est rentré dans ma maison à trois heures du matin sur Balaruc-les-Bains, je viens déposer plainte.

Ma réponse suscite l'intérêt de la femme qui m'ouvre la porte qui sépare le hall d'entrée de l'intérieur.

Elle me regarde avec énormément d'empathie. C'est une jolie métissée. Sans doute créole bien qu'elle n'ait pas d'accent.

— Venez avec moi madame, je vais prendre votre plainte.

Elle me fait signe de la main pour m'indiquer une porte qui se trouve à ma droite. Celle-ci s'ouvre laissant entrevoir un long couloir aussi austère que l'entrée. Pas sale le couloir, mais triste comme un pangolin dépressif.

Une fois dans son bureau, l'atmosphère est moins étouffante. De

belles plantes fleuries égaiant l'endroit.

— Je vous en prie asseyez-vous, me dit-elle d'une voix bienveillante.

J'avise un autre flic qui est debout derrière un ordi et un trimard devant.

— Je suis le commissaire de cette brigade. Donc vous êtes de Balaruc ?

J'acquiesce d'un mouvement de la tête. Avant de m'asseoir, je laisse passer le trimard.

— Je vais d'abord prendre votre identité et votre adresse.

— Je m'appelle Eva Eckerlein J'ai trente-deux ans et je vis 3 rue des Abricotiers 34540 à Balaruc-les-Bains.

— C'est au bord de la mer ?

— Hein ? Ben non c'est à Balaruc.

— Je viens d'arriver.

Elle enlève ses lunettes. C'est pas tapée qu'elle a été ! Je peux pas m'empêcher de lui sourire. Elle remet ses verres.

— Donc un homme est rentré chez vous cette nuit ? Il a forcé votre porte ?

Gênée, je lui répons que je n'avais pas fermé le portail à clef ni ma porte d'entrée.

— Vous étiez donc chez vous ?

— Oui avec mes deux enfants : ma fille, cinq ans et mon fils, quatre ans. Je dormais dans la chambre de mon plus petit : Maxime, il était malade, et comme sa sœur Sarah s'était endormie sur le canapé... ils ont une chambre pour deux... je me suis mise dans le lit de ma fille pour le surveiller.

— Ok. Donc vous êtes dans la chambre de vos enfants, votre fille dort sur le canapé ?

— Oui.

— Et ?

— J'ai, à l'entrée de ma porte, une vieille armoire où ma minette

a fait ses petits. Elle les nourrit et les protège à cet endroit. La commissaire me regarde, étonnée. Je continue mon histoire sans m'arrêter.

— Alors que je dormais, j'ai entendu le grincement de la poignée de la porte d'entrée. Cela fait des mois que je demande à mon mari de mettre de l'huile... Et juste après ma chatte s'est mise à hurler !!

La commissaire s'arrête net de taper sur son ordinateur ma déposition. Elle se met à rire en désignant son collègue derrière moi.

— Je vais mettre votre chat sinon mes collègues vont se moquer de moi...

Je rougis... car le reste de mon histoire n'est pas triste non plus... Elle m'aide à retrouver mon fil.

— Donc vous êtes alertée à ce moment-là ?

— Oui, à ce moment-là mon instinct de mère prend le dessus. Je sors de la chambre discrètement jusqu'à la cuisine. Ma fille dort sur le canapé... Elle est en danger... Ma cuisine donne sur le salon et la salle à manger... elle est juste séparée par un bar. Je décroche un couteau de boucher qui est sur le mur... Un beau. Un japonais. Le préféré de mon mari. Il est trois heures du matin, les pièces sont dans le noir... Armée de mon couteau, j'allume d'un coup la lumière de la cuisine... L'homme se tient à un mètre de ma fille... Son regard est terrifiant. Un regard de cobra cocaïnoman. Mon adrénaline prend le dessus sur ma peur... À ce moment-là j'avoue la seule chose importante est de protéger Sarah... Ma fille.

— Que faites-vous ?

— Je me mets à courir dans sa direction pointant le couteau vers son ventre. Il prend la fuite en dévalant les escaliers de l'entrée. Je le suis dans la rue, courant comme une folle derrière lui...

— Vous arrivez à le rattraper ?

— Non je m'arrête net au bout de soixante mètres...

— Pourquoi ?

Je baisse le ton.

— Alors que je courais prête à en découdre avec ce malfrat, un frisson a traversé mon corps. Le bout de mes seins s'est contracté... ça m'a rappelé que j'étais complètement nue...

La commissaire rit les mains suspendues au-dessus du clavier.

— Effectivement je dors en tenue d'Eve... Un rappel certainement à mon prénom !! Lorsque mes seins ont durci, j'ai deux de mes neurones qui se sont reconnectés. Et là j'ai imaginé la scène : moi courant nue derrière un homme à trois heures du matin avec un couteau de boucher. Si la police arrive lequel des deux ils vont arrêter ?

Elle rit maintenant avec moi.

— Effectivement. Vous étiez armée... Mes collègues n'auraient pas cherché à comprendre.

Elle retire ses lunettes. Je regarde mieux ses yeux. Y a du bonheur mais y a de l'alcool aussi. Elle les recache.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Je suis rentrée rapidement chez moi rejoindre mes enfants et... m'habiller. Et là j'ai constaté qu'il m'avait volé mon sac à main avec tous mes papiers...

— Le porc puant !

— Vous savez madame la commissaire ce n'est qu'un sac à main, mais cette nuit pour protéger ma progéniture, j'aurais pu le tuer, même nue.

Jean-Marie se détend derrière son ordi. Il l'aime bien cette femme avec un couteau. Et puisqu'il en était à se faire des aveux, il la préfère à l'autre, l'infirmière qui flotte au milieu du canal.

CHAPITRE QUATORZE

Ça fait trois jours. Hier soir, Laure n'a pas voulu et le soir d'avant elle avait refusé. Lebourin tire la gueule. Bien sûr qu'il comptait pas l'installer chez lui mais quand même.

Côté boulot, ça a bougé.

On sait pour la fille. C'est une infirmière psy du CMM-Frontignan. On a retrouvé sa voiture au quai de la Bordelaise.

Dedans il y avait son téléphone et ses papiers.

Jean-Marie avait fait porter le tel à un stagiaire de la PJJ. Un petit gars qui s'appelait Jonas, ça s'oublie pas. Il avait craqué le code en cinq minutes. Pourtant il avait les boules et pas envie de parler suicide.

Le planton fait entrer Léo Périni et le fait asseoir. Sur un signe de Lebourin, il lui enlève les menottes.

— Alors, explique-moi, c'est quoi ton job habituel ?

Léo est fripé et pas seulement de s'être fait embarquer. Il est fripé de l'âme.

— Ben rien de spécial, je fais des petits boulots.

— Comme quoi, vendre de la dope ?

— Non non, je fais pas dans la dope moi ! Je fume un peu d'herbe pour me détendre, c'est tout.

— Raconte-moi ton parcours, d'où tu sors ?

— Rien de compliqué, j'ai commencé la prépa pour faire véto

mais j'aimais trop la fête alors ça l'a pas fait. J'ai jamais eu de diplôme vraiment et j'ai galéré pour les boulots, alors on se débrouille comme on peut.

— Et c'est pour ça que tu vends ce qu'on te demande de vendre ?

— Bon, oui, un peu.

— C'est qui tes clients ?

— C'est pas vraiment des clients, je dépanne des connaissances.

— Et ces connaissances ces derniers jours c'était qui ? Des femmes, des hommes ?

— Cette semaine j'ai juste servi une ancienne copine de lycée, Franca.

Jean-Marie tressaille, comme à chaque fois qu'il sent un truc qui accroche.

— Franca c'est son nom ?

— Non, en vrai c'est Francesca.

— Alors, tu connais une Francesca ? C'est comment son nom ?

— Francesca Busi.

— Tu la connais comment ?

— On se connaissait depuis le lycée, on était potes mais on s'est perdus de vue. Et puis un jour, je lui ai fait une livraison mais on n'a pas renoué, c'est pas allé plus loin. Et il y a deux jours, il s'est passé un truc...

— Oui ?...

— Oui, je voulais pas trop vous le dire mais après tout... elle m'envoie un sms du genre « j'ai plus rien il faut que tu m'en portes ».

Elle voulait passer une commande mais quand je me suis pointé avant-hier au lieu de rendez-vous, elle est pas venue.

Jean-Marie sent que c'est le moment de tirer au but.

— Normal, elle était déjà morte !

Léo se décompose, il a les mains qui tremblent.

— Ah c'est pour ça que je suis ici ? Mais moi j'y suis pour rien ! Elle est morte de quoi ?

— Noyée. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Franca, c'était une teigneuse, pas du genre à se laisser couler si j'peux dire ! J'la vois pas se suicider !

— Quand elle dit : « J'avais plus rien », ça veut dire quoi ? Qu'est-ce qu'elle prenait ? Ça arrivait souvent ?

— En fait, elle disait que depuis quelque temps elle avait des bouffées d'angoisse. Au début, elle prenait juste des médocs qu'elle rapportait de l'hôpital ou bien qu'elle se faisait prescrire vu qu'elle connaissait des médecins. Mais là ça suffisait pas, il lui fallait du costaud. Ça faisait quinze ans que je l'avais pas vue. Jean-Marie dévie pour que le gars ralentisse et revienne de lui-même sur sa copine d'avant.

— Dis donc, tu dois en connaître du monde à Frontignan ?

Il se dandine le Léo.

— Ben oui, plutôt et même du beau monde !

Il sent qu'il doit sauver sa peau et se dit qu'ils lui seront reconnaissants s'il est plus bavard. Alors il se vante un peu.

— Je livre même des huiles, des notables, des essentiels, vous voyez quoi !

— Pas bien, c'est qui les notables que tu livres ?

— Par exemple, Monopoly.

— C'est qui ça ?

— Le roi de l'immobilier sur toute l'agglomération !

— Et son vrai nom ?

— Tout le monde connaît Louis-Alexandre Chapel mais moi, j'l'ai connu à l'école, alors...

Là, Jean-Marie s'arrête, lui jette un regard appuyé et lui fait :

— Bon tu vas aller te reposer. On reprendra plus tard.

Le planton sort avec Léo. Le flic réfléchit quelques secondes,

prend son portable, il le tourne dans ses mains, le repose et prend le fixe du commissariat et appelle Laure. Comme ça elle ne croira pas que c'est perso comme les vingt fois depuis qu'ils se sont roulés.

— Finalement, je crois qu'on a quelque chose qui va concerner l'affaire du canal. Ça serait bien que tu viennes.

Il lui résume l'interrogatoire.

Ils sont tous les deux dans le bureau, Laure s'est mise un peu sur le côté, appuyée à un classeur métallique.

Elle dit :

— Le légiste m'a téléphoné. Elle a des ecchymoses et des bouts de quelqu'un sous les ongles. Et moi-et-toi, ça me fait peur.

CHAPITRE QUINZE

— Normalement le quai de la Bordelaise c'est le coin pénard. Quand saint Luc est très ivre, presque tous les soirs donc, je l'y mène. Il y a une barque retournée avec des hardes en tas dessous.

— Des hardes ?

De derrière son ordi, Laure explique :

— Des vêtements en mauvais état.

— Ah ouais, je mets des peilles alors, c'est plus clair. On continue.

— Donc ce soir de mardi ou mercredi, à peine j'ai calé saint Luc que j'avise des phares.

— Il faisait nuit alors ?

— Oui le soir il fait nuit.

— Donc ?

— Donc, claquements de freins, bruits de portes et une fille en collants serrés-serrés se met dans la lumière des phares qu'elle a pas éteints.

— Bizarre.

— Oui. Des fois il y a des Montpelliérains qui viennent s'accoupler mais c'est plutôt en été et elle est plutôt habillée joggeuse que pétasse la femelle. Elle a sorti de son coffre un sac, petit mais qui avait l'air bien lourd, et elle l'a appuyé contre le pneu arrière droit de sa voiture. Du Michelin.

Lebourin reste un doigt en l'air et puis décide d'écrire sans poser de question.

— Une deuxième voiture arrive. Freins, crissements de pneus (des Pirelli) et claquement de porte. Le gars qui sort est habillé fashion et a l'air courroucé.

— En colère.

C'est Laure qui précise.

— Oui. En colère. Il se jette sur la femelle et va pour lui en foutre une bonne de raclée. Je me dis que c'est la première fois que je vois un féminicide en direct mais la femme réplique. Elle tape du poing et des pieds. Il est surpris le type. Ça se voit qu'il a pas l'habitude qu'elles répliquent ses femelles.

— Pourquoi tu dis pas femmes ?

— Pour moi, c'est femelle.

Laure fait remarquer que compte tenu de la personnalité du témoin, c'est pas du sexisme. Lebourin concède.

— On continue.

— Donc elle le tape et le fait tomber. Il se relève et elle lui attrape le visage genre griffes dehors. Il saigne, il a peur, je crois qu'il geint. En tout cas, il saigne. Il se relève. Il a ramassé un truc. Il frappe et elle bascule. Il refrappe. Elle est immobile et il la pousse dans l'eau.

— C'est tout ?

— Oui. Ah. Non. Avant de la pousser, il lui met le sac lourd sur les épaules.

— C'est tout ?

— Ouaf.

— Ben. Merci.

Le chien noir et blanc saute de la chaise et file la truffe en l'air.

Laure fait remarquer :

— T'aurais pu lui offrir une gamelle d'eau.

— Oui, t'as raison.

— Et même des croquettes.

— Rastacouère, il est pas très croquettes.

Comme ils sont seuls maintenant que le chien est parti, Jean-Marie Lebourin se lève et va pour embrasser sa collègue-supérieure, son adorée.

CHAPITRE SEIZE

Antoine le légiste entre dans son labo et sort le corps de Francesca pour le réexaminer.

Les résultats d'analyses sont revenus négatifs. Donc, il veut voir s'il n'est pas passé à côté d'un indice, sinon ce sera une noyade par suicide.

Mais bizarre car le corps n'était pas lesté.

« Waouh ! Pourquoi je n'ai pas vu ça plus tôt ? »

Effectivement des bleus sont apparus sur les avant-bras avec une belle marque de main. Il les photographie pour les envoyer aux policiers.

Il prend une tige et extrait de dessous les ongles des particules de peau qu'il envoie pour être analysées et révéler l'ADN.

Il téléphone au commandant toutes ses découvertes :

— Ce n'est pas un suicide mais un meurtre avec les nouveaux éléments trouvés.

Lebourin communique à Laure les récents rebondissements.

Elle prend le téléphone :

— De notre côté, on a découvert qu'une heure avant sa mort, Francesca avait appelé Louis-Alexandre Chapel. Combien de temps pour une comparaison d'ADN ?

Lebourin n'écoute pas la réponse, il la connaît. Il dit juste comme s'il se parlait à lui-même :

— Bon, on le convoque.

CHAPITRE DIX-SEPT

Louis-Alexandre arrive au commissariat pas à l'aise du tout. Léo lui a téléphoné le matin pour lui annoncer la nouvelle de la mort de Franca et qu'il avait été cuisiné par les flics.

Il avait coupé les ponts avec ses amis suite à ce qui s'était passé ce fameux samedi chez lui à la fête pour célébrer la réussite de leur bac. De les voir ressortir de la boîte, ses copains d'avant, ça lui plaît moyen au pape de la promotion.

Il arrive, escorté mais sans menottes pour ne pas rayer sa Rolex sans doute.

Il attaque immédiatement, genre malinois cocaïnomane.

— Je ne comprends pas la raison de cette convocation. Vous allez avoir des ennuis, je suis l'ami du maire et du préfet.

Lebourin le calme :

— Voyons, maître, c'est juste pour vous interroger en tant que témoin. Vous avez entendu qu'il y a quatre jours, on a repêché le corps d'une femme dans le canal.

Maître ça lui plaît, en fait il n'avait jamais dépassé la deuxième année.

— Non, je ne suis pas au courant, je ne lis pas la rubrique des chiens écrasés.

— Chien écrasé, vous n'êtes pas galant. En plus vous devez la connaître, c'est Francesca Busi.

— Non, ça ne me dit rien...

— Vraiment ? Alors pourquoi on retrouve un appel sur son portable vers le vôtre. Un appel de vingt minutes.

— J'ai plein d'appels, elle devait chercher une maison ou un appartement. N'oubliez pas, je suis dans l'immobilier. Si vous avez besoin, je vous donne ma carte. Bien, je suppose qu'on en a fini. Je m'en vais.

Il se lève.

Lebourin ne prend pas la carte et lui prend le poignet pour le forcer à se rasseoir.

Laure sort d'une pochette une photo de la noyée et surtout celles des magnifiques empreintes de mains sur ses bras.

Louis-Alexandre demande un avocat.

Lebourin lui indique :

— On va vous prendre de l'ADN pour comparer avec celui pris sous les ongles de la victime.

Louis-Alexandre pâlit et leur dit qu'il est hors de question de le leur donner.

Laure, à son tour :

— Pas grave puisque nous attendons l'avocat de ce monsieur, on va demander une commission rogatoire.

Lebourin appelle le policier devant la porte et dit en se tournant vers Louis-Alexandre :

— À partir de cette heure, vous êtes mis en garde à vue pour le meurtre de Francesca Busi, mettez-le en cellule.

— Mais ce n'est pas possible puisque je vous dis que je ne la connais pas.

Tout en se débattant, il ajoute :

— Vous allez avoir de gros ennuis, vous allez vous retrouver à la circulation.

Une fois le calme revenu, Laure lui montre les recherches qu'elle

a faites sur l'ordinateur. C'est un fait divers sur le *Midi Libre* : il y a quinze ans une jeune fille, Ella Blanca, était rentrée chez elle totalement perturbée d'une fête chez Louis-Alexandre et avait dû être internée. À l'époque, Léo, Francesca et Louis-Alexandre avaient été interrogés sur ce qui s'était passé, mais soi-disant ils n'avaient rien vu.

Jean-Marie lui dit :

— Il faut qu'on retrouve Ella Blanca, elle est au centre de cette affaire.

— Je sais où elle se trouve. Quand je suis allée enquêter sur le lieu de travail de Francesca pour annoncer son décès, une patiente a crié en apprenant la nouvelle. Un cri de rage et de pleurs mêlés. Je me suis renseignée. C'était Ella, la morte était son infirmière.

— Tu penses à un chantage de la part de Francesca sur Léo et Louis-Alexandre ? Mais pourquoi maintenant après quinze ans ?

— Ella a peut-être retrouvé la mémoire de ce qu'on lui a fait subir et la vue de Francesca a dû lui faire un électrochoc.

— Bon, son avocat vient d'arriver, on va reprendre l'interrogatoire. Le policier ramène Louis-Alexandre dans la pièce.

— Sortez-moi de là, crache-t-il à son avocat, que je justifie les honoraires très chers que je vous paye.

— Qu'avez-vous contre mon client ?

Laure sort le listing téléphonique de Lex.

— Comme vous pouvez le constater, votre portable a borné dix minutes avant le meurtre de Francesca au bord du canal là où on l'a retrouvée. Vous l'expliquez comment ?

Lex regarde son avocat indécis, celui-ci lui fait un signe de la tête.

— Bon, c'est vrai elle m'a appelé. Quinze ans sans nouvelles et elle demande à me voir... Quand je suis arrivé au bord du canal, elle s'est jetée sur moi et m'a frappé sans explication.

Jean-Marie fait l'étonné :

— Sans raison. À froid ?

— Oui pour la repousser on s'est battus. Je ne l'ai pas tuée.

J'ai tourné les talons et je suis parti sans demander mon reste.

Un policier tape à la porte, il porte un genre de tupperware.

— On va faire un prélèvement d'ADN.

— Je refuse.

Son avocat ouvre la bouche pour la première fois. Il en a marre de ce client vaniteux et incompétent. Qu'il se fasse donner du « maître » c'est la goutte d'eau qui met le feu à la plaine. Il sourit :

— Vous ne pouvez pas refuser.

— JE SUIS INNOCENT, je ne l'ai pas tuée bande de ploucs et vous l'avocat, sortez-moi de là.

CHAPITRE DIX-HUIT

— Voilà c'était pas si compliqué. Et d'ailleurs de quoi t'avais peur ?

— J'avais peur que ça commence.

— T'as plus peur alors ?

— Si, j'ai peur que ça finisse.

Lebourin sourit à Laure qui sourit. Rastacouère les observe depuis la porte.

Le *Midi Libre* du bistro est occupé par un vieux qui lit le sport. Jean-Marie s'impatiente, il sort son calibre. Laure sort sa carte de la salle de sport. Ils vont à la table du vieux sans rien dire.

Voilà le *Midi Libre* est libre.

La Une s'étale sur cinq colonnes :

« UN NOTABLE INculpÉ POUR LE MEURTRE D'UNE INFIRMIÈRE. »

Et en plus petit :

« LA POLICE SUIT LA PISTE D'UN RÈGLEMENT DE COMPTE / UN DEALER EN GARDE À VUE. »

Ils ne lisent pas l'article, ce n'est pas la peine, il n'y aura pas plus d'infos dedans que dans la Une. À la place, ils s'embrassent.

Rastacouère tourne la tête. Les humains sont assez répugnants à se mélanger les langues. Ils ne pourraient pas se renifler le cul comme tout le monde.

Parus dans la même collection *FIRN – Sorties d'ateliers*

› **La mystérieuse disparition du A dans la cuisine**

Michèle Pedinielli et les agents de la cuisine collective Thau Restauration (Frontignan) – Septembre 2021

› **Vacheville**

Hélène Couturier et les jeunes du chantier d'implication jeunes Scénographie du FIRN de la Mission locale d'insertion des jeunes (MLIJ Bassin de Thau) et Culture urbaine sans frontières (CUSF) – Septembre 2021

› **Atelier sous-bocks**

Laurent Lolmède et Serguei Dounovetz avec les élèves de la classe-relais du collège Victor-Hugo et le soutien de l'UEMO/PJJ Bassin de Thau
— Septembre 2021

› **Presqu'écrivains / Organes de presse**

Mouloud Akkouche et les résidents des EHPAD de Frontignan la Peyrade, de l'EVS Calmette, de l'atelier d'écriture de la médiathèque André-Malraux et les membres de la Fabrikulture – Mars 2022

› **Or maudit**

Lilian Bathelot et un collectif de citoyens du quartier Crozes-Pielles
— Mai 2022

› **Nuit de tempête – Cold case aux Aresquiers**

Michel Moatti et les élèves de 4^e C du collège Les Deux Pins – Juin 2022

› **Pusac et le monstre du Lagonès**

Olivier Martinelli & Paula Vargas avec les enfants des classes de maternelle petite et moyenne sections (Stéphanie Sol et Mylène Dalut), la classe de CE1 (Caroline Polizzi) et les enfants de l'ALP péri-scolaire du groupe scolaire Anatole-France – Juin 2023

› **Pas si timbrés !**

Pascal Thiriet, les élèves de 4^e B (professeures : Sarah Issaad et Martine Morez) du collège Les Deux Pins et les adultes de la Maison des seniors Vincent-Giner – Juin 2023

› **Des châteaux en Espagne**

Adrien Fregosi et les enfants du Centre de loisirs Les Mouettes – Juin 2023

› **Vies secrètes de Lou Adran**

Anne Bourrel et un collectif de citoyens du cœur de ville de Frontignan — Juin 2023

› **Faux passeports / Vraies identités**

Guillaume Guerse et les jeunes de l'Unité éducative en milieu ouvert (UEMO/PJJ) de Sète-Frontignan – Juin 2023

Chez le même éditeur dans la collection *FIRN - Novelas*

- **Lilian Bathelot / Matt Konture – *Bain de sang à Frontignan***
Juin 2019
- **Serguei Dounovetz / Laurent Lolmède – *Killer bees***
Septembre 2020
- **Hélène Couturier – *Touché par la vache tout homme devient poète***
Septembre 2021
- **Jean-Bernard Pouy / Tanx – *Au FIRNament*** – Juin 2022
- **Michèle Pedinielli / Delphine Bucher – *La voyante, le tatou et le mouchard moldave*** – Juin 2023

Dans d'autres collections et/ou chez d'autres éditeurs

› **Gore des plages**

Eux... / Rouge tomate

Eux... avec Stéphanie Glassey et les jeunes de l'Unité éducative en milieu ouvert (UEMO/PJJ) de Sète-Frontignan, *Rouge tomate* avec Louise-Anne Bouchard et les fonctionnaires du bureau de police municipale de Frontignan — collection Tête/Bêche – Ours éditions – Juin 2022

› **Boucles d'Or**

Laurence Biberfeld avec Sonia Chalbi et un groupe de dix adultes réunis en performance d'écriture de 22h22mn et 2sec lors du 25^e FURN – collection 22222 signes - Ours éditions – Juin 2022

› **Les enquêtes de Nino**

Où s'est envolée la nacelle du musée /

Qui a chipé la nacelle des Frères Montgolfier

Claudine Aubrun et les élèves des classes de CE2 (Sophie Rey et Jean-Christophe Benoit) du groupe scolaire des Terres-Blanches – collection Tête/Bêche – Ours éditions – Juin 2023

Édité par la Ville de Frontignan la Peyrade - 06/2023



Elle n'a pas fait comme les autres. Quand tout l'air de ses vêtements est parti, elle a coulé presque au fond et est restée tranquille, et puis comme si elle en avait assez de papoter avec les muges, elle est remontée.

Ce roman peut vous être offert. Il aura encore plus de valeur s'il vous est vendu par et au bénéfice de l'association Le Refuge de la Gardiole qui conduit des actions de solidarité envers les personnes sans abri et leurs animaux de compagnie (refugegardiole@laposte.net).

